

Michèle FERRAND

Sociologue - CSU / IRESCO / CNRS

Introduction

En France, la précocité intellectuelle et les années scolaires d'avance auxquelles elle permet de prétendre, sont utilisés comme prédateur d'une réussite scolaire ultérieure (ou plus exactement ils apparaissent comme la garantie d'une poursuite d'études supérieures). Dans un article récent du *Monde de l'Education*: « Surdoués, l'exemple de l'exception », Pascal Bouchard, indique que cette reconnaissance de la précocité de leur enfants, fait partie de stratégies parentales explicites, « mais les modalités ont évolué avec le temps : auparavant les parents apprenaient « en cachette » à lire à leur enfant pour leur faire sauter le CP. Aujourd'hui avec la généralisation de la scolarisation en maternelle à 3 ans, c'est le saut de la classe intermédiaire de maternelle qui est demandée... » Ce désir des parents de voir leur enfant en avance sur l'âge normal est souvent justifié par la crainte qu'un accident -de santé notamment- les mettent « en retard », donc en difficulté vis à vis de leurs condisciples face à la concurrence scolaire dont l'exemple le plus parfait est celui des concours des grandes écoles. C'est de ce point de vue que la recherche que nous avons menée, C Marry, F Imbert et moi, peut nourrir la réflexion développée dans ce colloque, bien que nous n'ayons pas accordé à la question de la précocité le rôle de variable discriminante dans notre population. Nous intéressant d'abord aux conditions de production de ces trajectoires scolaires d'excellence, nous n'avons examiné la précocité des élèves que comme reflet des stratégies des parents. Choisir de travailler sur les normaliens scientifiques, ce n'était pas pour nous aller à la rencontre de « surdoués » (d'autant que le terme est quelque peu stigmatisé aujourd'hui) ni de « petits génies », mais de comprendre comment se construisaient des parcours scolaires exemplaires du point de vue de l'institution éducative, l'ENS correspondant, dans le système français à la manifestation la plus claire de la réussite scolaire.

Entrer à l'ENS en réussissant aux concours maths ou physique est l'apanage d'une soixantaine de jeunes gens et jeunes filles chaque année. 60 sur une classe d'âge qui dépasse les 700 000... Qui peut oser prétendre à ce niveau d'excellence? Qui va jouer sa jeunesse - le concours se passe autour de la 20^{ème} année- dans cette galère? Quel rôle va jouer l'environnement familial pour favoriser de telles orientations? D'où vient la motivation des candidats? C'est pour répondre à ces questions que nous avons mené l'enquête auprès de six promotions de normaliens entrés à l'ENS entre 1985 et 1990 par les concours maths et physique. Nous avons interrogé par questionnaire 454 élèves et parallèlement recueilli 121 histoires de vie.

En m'appuyant sur cette recherche, je me propose de participer à votre discussion à travers les points suivants

- 1) quelles sont les caractéristiques des familles dont sont issus les normaliens?
- 2) l'excellence scolaire des normaliens passe-t-elle par leur précocité?

3) Quel est le discours tenu par les normaliens et certains de leur parents sur la précocité?

I Les résultats de l'enquête : la famille des normaliens

Notre enquête n'a fait que vérifier les travaux déjà anciens de A. Girard (1961), P. Bourdieu et J.C. Passeron (1964), Bourdieu (1989) et recoupe les résultats récents de Baudelot et Matonti (1994) et d'Euriat et Thélot (1995), qui montrent combien l'excellence scolaire doit aux héritages familiaux et comment, malgré la massification et la démocratisation relative de l'enseignement supérieur, l'accès à l'élite scolaire des grandes Écoles demeure toujours largement réservé aux enfants d'une petite élite sociale, cumulant diplômes et position sociale élevés. Nous nous sommes appuyées sur une typologie familiale (Le Bras, 1983) construite sur le volume et l'ancienneté des capitaux détenus par les parents et les grands-parents en distinguant selon l'appartenance (A) ou la non appartenance (a) des trois ascendants : père, grand-père paternel, grand-père maternel, aux catégories supérieures. Cette typologie permet de distinguer six types de famille :

- **familles d'héritiers (AAA)** : le père et les deux grands-pères appartiennent aux catégories supérieures : 20%
- familles d'héritiers par lignée paternelle (AAa) : seuls le père et le grand-père paternel appartiennent aux catégories supérieures : 10%
- familles d'héritiers par lignée maternelle (AaA) : le père et le grand-père maternel appartiennent aux catégories supérieures : 13%
- **familles en ascension sociale (Aaa)** : le père seul appartient aux catégories supérieures 36%
- **familles peu dotées (aaa)** : aucun des ascendants n'appartient aux catégories supérieures: 17%

Une dernière configuration peut exister, celle de familles en rattrapage social : le père n'appartient pas aux catégories supérieures, mais un ou les deux grands-pères en ont fait partie (aAA, aAa ou aaA). Elle se présente avec une très faible fréquence (autour de 4 %) et l'hétérogénéité des modalités familiales qu'elle recouvre rend son utilisation dans la typologie peu pertinente.

Donc, 80% des pères appartiennent aux catégories supérieures, appartenance qui s'accompagne d'une distribution spécifique des professions dans l'ensemble de la catégorie par rapport à celle qui prévaut dans la population française des hommes de leur génération : ils sont 40% cadres d'entreprise, 33% enseignants du secondaire ou du supérieur, 17% professions libérales, 8% membres de la haute fonction publique.

Les pères sont très diplômés quand on les compare aux hommes de leur génération... et plutôt scientifiques.

Ajoutons que les mères (homogamie oblige) se démarquent fortement, elles aussi, de l'ensemble des femmes de leur génération par le niveau élevé de leur position professionnelle et par le niveau et le domaine des études qu'elles ont suivies. Une mère sur deux exerce ou a exercé une profession appartenant aux catégories supérieures.

Et... il s'agit de " scientifiques " : 29% des mères ont suivi des études supérieures dans un domaine scientifique, proportion très élevée pour leur génération.

Les grands pères appartiennent pour plus d'un tiers aux catégories supérieures, avec une forte surreprésentation des professions libérales et des patrons et une nette sous représentation des catégories populaires et des agriculteurs. La faible présence d'enseignants mérite d'être notée, car elle s'inscrit à l'encontre de l'idée reçue selon laquelle nombre de normaliens seraient issus de lignées enseignantes.

Les grands pères, on ne s'en étonnera pas, sont moins certifiés scolairement que leurs enfants, mais ils le sont beaucoup pour l'époque : un tiers des grands pères a poursuivi des études supérieures alors que moins de 5% d'une classe d'âge accédait au baccalauréat au cours de la même période.

Ces familles diffèrent donc d'abord par l'ancienneté de leurs capitaux, mais également par d'autres critères : volume et surtout nature des capitaux. Pour la commodité de l'analyse, et parce qu'elles se ressemblent beaucoup nous avons traité ensemble les familles des normaliens héritiers, que ce soit par une ou par les deux lignées. Dans cette configuration où l'on distingue trois types de famille, nous avons identifié les attitudes éducatives les plus courantes.

Familles à «héritage» : la distance ou l'imposition

Les familles d'héritiers se distinguent par l'importance des capitaux scientifiques, notamment de ceux acquis dans les grandes écoles. Elles sont aussi particulièrement fécondes. Un tiers des normaliens héritiers appartiennent à des fratries de 4 enfants et plus, 3% seulement sont des enfants uniques (contre 12% chez les mobiles et 15% chez les moins dotées). Pour les enfants, choisir la filière C, opter pour une classe préparatoire scientifique dans la perspective d'«intégrer» une grande école apparaît comme une voie évidente, déjà empruntée par les parents – voire souvent par les grands-parents – les frères aînés, la famille proche. Mais l'étude des dispositifs familiaux permet d'opposer deux attitudes éducatives : la distance et l'imposition.

Le soutien distant : la confiance dans l'imprégnation familiale

La transmission intergénérationnelle s'effectue de manière subtile, quasiment implicite, à travers la constitution d'un habitus d'autant plus efficace qu'il se présente sous les dehors de l'innéité. L'éducation à la réussite se fait dans le tacite, les stratégies de reproduction se prétendant largement spontanées. C'est ainsi que les entretiens narrent des pratiques familiales marquées par une «distance» relative, parfois explicitée, voire revendiquée, vis-à-vis des normes de l'institution scolaire. Ressentis comme inadéquats, coercition et contrôle ne sont pas de mise. La pression n'est pas nécessaire. L'inculcation sera d'autant plus efficace qu'elle se fera «en douceur», en s'appuyant sur la capacité du milieu familial à faire naître le désir, chez l'enfant, d'être conforme aux aspirations de l'entourage.

L'imposition

Mais l'inculcation douce, l'ambiance où l'on s'imprègne d'une partie du savoir sans s'en rendre compte (manière d'être, de voir, d'entendre, de dire) ne paraissent pas toujours suffisantes. La transmission du capital culturel correspond à un certain travail, des détenteurs comme des héritiers, car il ne suffit pas d'avoir l'héritage pour devenir héritier...dans ce domaine. Le capital

culturel ne s'acquiert pas en dormant ou en mangeant, à la différence des bonnes manières dont l'apprentissage est plus diffus. Si les livres de la bibliothèque familiale ne sont pas ouverts, ils perdent leur efficacité... Dans un mode de production à dominante scolaire, la mobilisation des familles, mêmes des plus dotées, est requise pour que les enfants conservent des chances dans la course au diplôme. Et dès que les résultats fléchissent, l'interventionnisme parental et le soutien sont de règle!

Familles peu dotées : des parents mobilisés et des enfants aussi

«Miraculés de l'école» (Laacher 1990), «transfuges de classe» (Terrail, 1984a), la violence des termes utilisés pour rendre compte de la réussite scolaire d'enfants de classes défavorisées laisse entendre sa faible probabilité. Par rapport aux familles des héritiers, ces familles accusent un déficit en terme de capital, déficit qui se manifeste à deux niveaux : celui des capitaux culturels, où sont plus précisément étudiés les parents à faible niveau de certification scolaire; celui des capitaux économiques où sont davantage pris en compte les exigences matérielles de la poursuite d'une scolarité prolongée des enfants. Faibles détenteurs, les parents peuvent ils, doivent ils, veulent ils compenser cette faiblesse par des pratiques éducatives spécifiques?

Le passé scolaire des parents

La généralisation de la préoccupation scolaire à l'ensemble des familles quel que soit leur milieu d'appartenance et l'abandon de la méfiance des classes populaires vis-à-vis de l'école ou l'indifférence manifestée à l'égard d'une formation trop généraliste pour être utile dans l'exercice d'un métier (Terrail, 1997) prend des formes différentes selon les rapports que les parents ont eux-mêmes entretenus avec l'école. Ainsi le rapport «instrumental» à l'école, qui s'exprime à travers l'injonction " travailler, c'est la clé de la réussite " peut se révéler inefficace car vide de contenu (Schwartz, 1990). En revanche, un rapport positif et personnel se manifestant non seulement par la transmission d'un goût pour l'école (Ferrand, 1991) mais aussi par un intérêt pour ce qui y est enseigné (Lahire, 1995) peut être à l'origine d'une scolarité réussie pour les enfants. Nombre de parents ont vu leur scolarité s'interrompre précocement, à l'âge de la fin de la scolarité obligatoire pour certains, avant l'entrée dans l'enseignement supérieur pour d'autres. Le caractère volontaire de cette interruption est relativement rare dans notre population: la grande majorité aurait souhaité poursuivre. Plus la difficulté à continuer des études a été grande, plus les parents sont porteurs d'un discours sur la nécessité et l'intérêt de poursuivre un cursus long. Ils montrent un respect manifeste vis-à-vis des normes et des règles scolaires. Cette soumission aux codes établis par l'institution joue comme facteur positif de la réussite scolaire des enfants : il n'y a pas de contradiction entre le modèle véhiculé par l'école et celui issu de la famille. Cet effet de domination de la sphère scolaire se traduit par une acceptation totale des choix de l'enfant, dès l'instant où ils sont entérinés par les enseignants. Mais cette soumission aux pratiques et valeurs de l'institution scolaire traduit aussi l'incompétence des parents face aux choix d'orientations qui se contentent d'adhérer aux décisions de «ceux qui savent», les enseignants, mais aussi les enfants eux-mêmes – les aînés en particulier quand ils ont déjà initié une scolarité supérieure. Le succès de

leurs enfants les conforte dans la justesse de leur attitude : ils ont fait les bons choix. Toutefois, dans cette configuration familiale, les projets des parents restent peu ambitieux, «les mener le plus loin possible, qu'ils aillent plus loin que nous». Ces ambitions modérées peuvent d'ailleurs être revues à la hausse et réajustées en cours de route au vu des capacités et surtout des résultats de l'enfant.

La mobilisation de l'enfant

Quelques unes des trajectoires de normaliens ne semblent pas rendre compte d'un investissement parental spécifique et relèvent davantage de l'autonomie relative de l'institution scolaire et de la mobilisation personnelle de l'enfant. Le système français s'appuie sur une vision quelque peu réductrice et rigide de la réussite et de l'excellence scolaire. En contrepartie, cette rigidité autorise l'accès aux voies les plus prestigieuses aux enfants qui satisfont à ses critères normatifs. On observe même quelquefois de la part des enseignants, comme le montre R. Sirota (1988), un effet d'accentuation de la réussite des enfants de milieux moins favorisés. Dans la production de l'excellence, l'effet d'étiquetage précoce montre l'importance d'être brillant dès le CP (Baudelot et Establet, 1979). Cependant, quelque important que puisse être le rôle des enseignants dans cette course à la réussite, c'est l'enfant qui est en première ligne et sa mobilisation reste déterminante ; sans elle, l'accès à la filière d'excellence est impossible. Il est vrai que les orientations les plus prestigieuses semblent de plus en plus «pensables» au fur et à mesure que les expériences positives se succèdent, rendant la réussite ultérieure plus «probable».

Familles en ascension sociale : avoir un diplôme ou non

L'ascension sociale des parents étudiés dans ce chapitre s'est opérée par deux voies principales : l'école et le diplôme initial d'une part, des promotions internes en cours de vie professionnelle, parfois à l'aide de formations complémentaires d'autre part. Cette distinction se retrouve dans leurs attitudes éducatives.

Des parents diplômés entretenant une certaine connivence avec l'école

La position sociale élevée des parents issus de classes modestes a, dans plus d'un cas sur deux, été légitimée par la détention d'un diplôme élevé. Ces parents se caractérisent par une adhésion d'autant plus forte au principe de la méritocratie scolaire qu'ils en sont eux-mêmes le produit (Bourdieu et Passeron, 1968). Ici ce qui l'emporte dans la transmission, c'est la volonté de voir leurs enfants poursuivre l'ascension sociale initiée à leur génération. Réussite scolaire et réussite sociale sont pensées comme indissociables. Leur propre vécu leur sert de modèle pour imaginer la trajectoire de leurs enfants. Pour la plupart de ces parents, la réussite scolaire est le résultat attendu de la mise en oeuvre d'un «métier d'écolier», d'un suivi attentif du développement de l'enfant de façon à ne pas «gâcher» ses potentialités et d'un investissement parental personnel explicite dans l'encadrement du quotidien de l'enfant. Cette attention soutenue, cette volonté de participation explique sans doute que ces familles ont moins d'enfants que les familles des héritiers (2,6 enfants en moyenne contre 3,5).

... ou des parents attachés à d'autres formes de réussite

Les parents ayant atteint leur position actuelle par d'autres canaux que ceux offerts par le diplôme affichent quelquefois une certaine réticence vis-à-vis des dictats du système scolaire. Pour beaucoup d'entre eux, la réalisation personnelle l'emporte sur le cursus, et l'important est finalement d'accéder à un métier satisfaisant. La plupart du temps, ce ne sont pas eux qui ont explicitement dirigé leurs enfants dans la voie finalement choisie, et dans ce cas c'est davantage la motivation de l'enfant ou l'encouragement des enseignants qui ont joué pour expliquer cette trajectoire atypique dans la famille.

II- l'excellence scolaire des normaliens passe t elle par leur précocité?

Les performances dans le secondaire des élèves qui vont réussir aux concours sciences de l'ENS frappent par leur niveau incontestable, non seulement par rapport à l'ensemble de la population lycéenne mais par rapport à leur condisciples déjà très sélectionnés de la section S/C, comme en rend compte leur nombre de mention au bac:

Globalement cette excellence scolaire s'accompagne d'une certaine précocité : près d'un normalien sur deux a obtenu le bac avec un an d'avance,

Qui sont les normaliens qui ont deux ans d'avance au bac?

Si on examine de plus près ceux qui ont deux ans d'avance, on s'aperçoit qu'ils sont peu nombreux mais qu'ils présentent des caractéristiques particulières par rapport à leurs condisciples :

- 1) il s'agit plus souvent de garçons (13/15)
- 2) ils passent plus souvent le concours maths (10 /15) (soit 66% contre 43% pour l'ensemble des normaliens) plus prestigieux et réputé plus difficile, même si ensuite ils ne font pas plus souvent des maths que de la physique
- 3) un peu plus souvent encore que leurs condisciples, ils ont un père scientifique : 10/15, soit 66% contre 53% pour les autres normaliens
Leur père a plus souvent fait une grande école : 47% contre 33%
- 4) ils sont plus souvent un ou même deux parents enseignants
père +mère = 7/15 , soit 47% contre 24%
père seul=8/15, soit 53% contre 32%
mère seule= 9/15, soit 60% contre 43%
- 5) ils sont plus souvent héritiers : 9/15, 4 sont issus de famille en ascension sociale et 2 de familles peu dotées
- 6) ils n'ont pas suivi leurs études dans le lycée de tout le monde...5 d'entre eux ont fréquenté Louis Le Grand avant le bac, on les y retrouve en classe préparatoire, où trois autres les ont rejoint, 1 à Sainte Geneviève, 1 à Saint louis, 1 au Lycée du Parc, c'est à dire 11 sur 15 dans des lycées très prestigieux.
- 7) ils ont précocément fait le choix de leur orientation : 40% ont eu très tôt comme horizon les classes préparatoires, ce qui n'est le cas que de 23% des normaliens
- 8) et surtout ils semblent bien avoir une excellence scolaire encore plus grande :

Mention au bac selon l'âge des lauréats

Ils ont été plus fréquemment présentés à une épreuve du concours général : 60% contre 39% pour l'ensemble des normaliens, et plus nombreux à avoir obtenu une mention : 27% contre 7,5%.

En revanche, un tiers a été reçu seulement après une seconde présentation, perdant ainsi une année d'avance. Une fois entrés à l'ENS, ils ne semblent guère se distinguer de leurs condisciples ni par une scolarité exceptionnelle ou plus rapide, ni par des projets professionnels particuliers : on ne trouve pas parmi eux une propension plus forte à se diriger vers les métiers de la recherche.

Ils ne semblent pas faire leur thèse plus rapidement ni être dans des positions remarquables dans les classements ultérieurs. Il serait toutefois nécessaire de faire le point sur les carrières actuelles mais nous manquons de recul pour l'instant.

III - Le discours sur la précocité

N'ayant pas accordé au moment de la constitution de notre corpus, un intérêt particulier à la précocité, nous n'avons interviewé que trois élèves ayant deux ans d'avance au bac. Mais leurs itinéraires sont sensiblement différents :

- une fille, chimiste, issue d'une famille en ascension sociale. Élevée par sa grand mère institutrice, elle a toujours affichée une préférence pour les disciplines scientifiques. Elle est reçue au bac avec seulement une mention passable. Elle perd ensuite son année d'avance en redoublant une maths sup par une maths sup bio. Elle a deux parents anciens normaliens scientifiques; mais s'ils l'ont soutenue moralement, ils ne sont guère intervenus dans ses études. Elle est actuellement au CNRS.

- un garçon, mathématicien, appartenant à une famille peu dotée, et sans aucun héritage scientifique. C'est le seul qui ait, selon ses dires, comme nous le verrons plus loin, vraiment souffert de sa précocité.

- un garçon, physicien, héritier et fils de scientifiques, qui a fait un parcours scolaire sans faute, il s'ennuie à la maternelle publique, donc ses parents le mettent dès 4ans dans une institution privée où le soutien des parents est fortement requis. Il apprend à lire très rapidement, part ensuite en province dans une école de campagne, puis revient dans son cours privé pour le secondaire, toujours avec deux ans d'avance. Il fait ses classes préparatoires à LLG , entre dès la première présentation à l'ENS où il se prépare à devenir chercheur en physique théorique. Sa mère est le prototype même de la mère éducatrice, qui a fait des études supérieures, mais qui ne travaille pas et se consacre à l'éducation de ses enfants, elle se montre donc très disponible pendant toutes ses classes primaires et secondaires. Le père est lui aussi très présent pour répondre à ses demandes ainsi qu'à celles de ses frères et soeurs plus jeunes.

Dans la plupart des entretiens, la précocité, quand elle se réduisait à une année d'avance, n'était que rarement explicitée en tant que telle, comme si elle allait de pair avec les bons résultats scolaires. Qu'il s'agisse du discours

des enfants ou de celui des parents, les commentaires se déclinent selon trois modalités :

La recherche explicite de la précocité

Elle est le fait de quelques parents, relativement rares, appartenant plutôt à des milieux modestes, pour lesquels une année d'avance, voire deux, dans le cas d'Elie est une bonne tactique pour assurer l'avenir de leurs enfants.

Maxime est le fils unique de commerçants d'une grande ville de province. Bien qu'ayant des horaires professionnels très lourds, ses parents sont particulièrement attentifs à son parcours scolaire. Maxime a réussi à sauter la «grande section de maternelle» (il a presque deux ans d'avance) car sa mère a pris sur son temps de travail pour lui apprendre à quatre ans à lire et à écrire. Ses parents ont dû interrompre leurs études au moment du Bac en raison d'accidents familiaux (divorce pour l'un, décès pour l'autre) et n'ont pu, ni l'un ni l'autre, entreprendre les études supérieures qu'ils souhaitent à leurs fils de pouvoir suivre. Très conscients des capacités intellectuelles de Maxime, ils l'encouragent à persévérer dans la voie qu'il a choisie. Selon Maxime, leur rôle dans sa réussite est indéniable : «ils m'ont tout donné au départ, le goût des études, la curiosité et les moyens de l'assouvir». Cependant cette connivence est limitée par la faible compétence des parents et leur volonté de respecter son autonomie. «On n'en parlait pas beaucoup : l'école, c'était mon domaine».

Elie a deux ans d'avance, et garde un assez mauvais souvenir des conséquences de sa précocité. Son père, enseignant, ne s'est pas beaucoup occupé de lui, car il a divorcé alors que l'enfant était tout petit. Sa mère, ancienne institutrice s'est occupée de la prime scolarisation de l'enfant car la famille séjournait à l'étranger. Elle a appris à lire très tôt à son fils, et il est entré en CE1 à 5ans et demi. Selon lui il a eu immédiatement un problème de maturité, «jusqu'en troisième, je me sentais petit». Sa mère ne lui reconnaissait aucune autonomie, et faisait de la scolarité de son fils son affaire personnelle, allant le chercher au collège, suivant travail et notes de façon soutenue, il a vécu son adolescence dans la peur de la décevoir. Il est sauvé de l'influence de sa mère grâce à un professeur de terminale qui lui redonne confiance en lui et lui parle de l'ENS, qui lui apparaît comme un rêve irréalisable... et où il entrera pourtant, en dépit de sa mère qui aurait préféré le voir intégrer Polytechnique... Il est déçu par les mathématiques et se tourne finalement vers la sociologie...

Le refus de la précocité

Ce refus apparaît aussi comme une stratégie, inverse apparemment, mais qui a les mêmes objectifs que l'année d'avance : il s'agit de permettre à l'enfant de donner le meilleur de lui-même sans s'épuiser et de garder ses forces pour l'avenir et les difficiles combats pour le succès scolaire. Plusieurs entretiens font même état du souci parental de ne pas mettre l'enfant en difficulté en raison d'une moindre maturité.

Ainsi en est-il du cas de Delphine, sur sa demande réitéré et avec les encouragements de l'institutrice, elle entre au CP avec une année d'avance. Mais quand la directrice de l'école primaire propose de lui faire sauter le CE2

sa mère s'y oppose, car elle pense que sa fille n'est pas assez mûre. Elle l'aidera à dépenser son énergie en faisant énormément de sport et de musique.

C'est un peu la même tactique qu'a suivi la mère de Jane, enfant brillante et volontaire. Elle est née dans un milieu d'artisan, sa mère s'est arrêtée, pour raison financière, au CEP, mais utilise au mieux l'institution scolaire pour assurer la réussite de ses enfants. Elle scolarisera Jane dans un établissement privé de haut niveau, mais refusera de lui faire sauter une classe. Elle jugeait préférable pour Jane d'être à l'aise, d'avoir du temps et de ne pas se risquer de se trouver confrontée à l'échec..

La dénegation d'une stratégie de précocité

Les normaliens ayant réalisé un parcours scolaire accéléré occultent facilement son intérêt stratégique, voire même le nient. Selon eux, et selon leurs parents, les enseignants seraient les principaux décideurs en la matière, élèves et familles se contentant de suivre leurs conseils éclairés. C'est aussi parce qu'est nié toute pression parentale que sont souvent niés en même temps l'avantage ou les bénéfices d'une année d'avance.

Conclusion

La recherche de la précocité ou plus exactement, la prise en compte de la précocité dans les stratégies parentales doit s'analyser comme un des éléments des pratiques éducatives parmi d'autres. Or ce qui semble caractériser les parents des normaliens que nous avons rencontrés, c'est le jeu subtil entre le contrôle et l'autonomie.

Les récits concernant les fratries en font la brillante démonstration, les parents adaptent remarquablement bien leurs pratiques au caractère de chaque enfant. C'est pourquoi il faut distinguer:

- les enfants qui marchent tous seuls, et qui refusent toute ingérence parentale dans le domaine scolaire, ou ceux qui sont lâchés au fur et à mesure que les parents se rendent compte qu'ils sont capables de se débrouiller seuls

- les enfants qui ont besoin d'être encadrés. Nous avons été frappées par le nombre de normaliens (essentiellement des garçons) qui expliquaient leurs succès scolaires, du moins en primaire et au début du secondaire, par la présence de leur mère au goûter et au moment des devoirs. C'est sans doute une vision un peu simpliste de l'aide fournie par les parents, mais cela rend sans doute bien compte de l'investissement parental et de l'attention portée aux résultats scolaires.

Mais nous n'avons pas constaté de corrélation entre l'autonomie accordée et les années d'avance. De la même façon, la priorité ou non donnée à l'école ne correspond pas forcément à une stratégie systématique de recherche de la précocité scolaire. Certains parents ne parviennent à suivre leurs enfants que par le biais des résultats qui les confortent ou non dans leurs options éducatives et cette attitude est plus fréquente dans les familles modestes ou en ascension sociale. A l'inverse, les familles des héritiers affichent volontiers une certaine distance vis à vis de l'institution quand tout va bien et semblent

moins rigides. Mais, derrière cette opposition apparente, se dissimule un objectif identique : permettre à l'enfant de développer toutes ses potentialités. Entre la mère de Cécile qui refuse de laisser sa fille apprendre à lire avant l'âge, la laisse en maternelle une année supplémentaire, mais lui fait faire du cheval, de la musique, lui apprend à jouer aux échecs, et celle de Charles, qui bien qu'ayant elle même arrêté sa scolarité au certificat d'études primaires,, initie son fils à la lecture, le suit chaque soir après l'école aussi longtemps qu'elle le peut, apprenant les mêmes langues vivantes que lui, la distance n'est peut être pas si grande qu'il n'y parait, le but est bien de les rendre à terme les plus performants possibles. Et derrière deux attitudes apparemment opposées se développe une même stratégie : mieux préparer l'enfant à l'avenir qui l'attend.

Les normaliens se caractérisent par leur très bonne adaptation au milieu scolaire, mais ce qui explique sans doute pour partie leur réussite, c'est l'adéquation des pratiques familiales et des pratiques scolaires, et au delà la grande attention des parents à la spécificité de leurs enfants. C'est sans doute cette conjonction qui leur permet de parcourir sans dommage cette course d'obstacles. Mais nous n'avons vu que ceux qui réussissent! de plus et je voudrais insister sur ce point, les enfants précoces intellectuellement ont des frères et sœurs, et cela modifie éventuellement le comportement des parents. L'exemple de Françoise est révélateur: elle est l'aînée de quatre enfants, trois frères la suivent de très près, elle apprend à lire toute seule, sa mère s'en aperçoit en l'entendant lire une histoire à son petit frère, l'institutrice de maternelle propose de l'envoyer directement en CE1, après quelques jours d'apprentissage, Françoise prend la tête de la classe, sans effort et sans douleur.. Tout marche bien, elle montre en particulier des dons pour les maths, et fait preuve d'une très grande rapidité de pensée et d'une grande efficacité de raisonnement. Elle ne demande jamais l'aide parentale : comme le remarque sa mère, arriver à formuler la question, pour elle, c'était déjà y répondre. En revanche elle écrit très lentement, et n'est pas très bonne du point de vue manuel. C'est pour cela que ses parents refuseront qu'elle saute une autre classe. Elle continuera ses études sans problème et rentrera à l'ENS pour y faire des mathématiques. Sa mère a toujours veillé à ce qu'elle ait le temps de jouer et celui de «traîner»... bref, tout va bien dans le meilleur des mondes pour Françoise, mais l'entretien auprès de ses parents montre qu'il n'en est pas de même pour ses frères.... En effet, les parents de Françoise, vue la réussite de leur fille, ont adopté la même attitude vis à vis des cadets : les laisser gérer leur temps à leur guise, ne pas les contraindre, ni être sur leur dos, alors que ces derniers en auraient sans doute eu davantage besoin que leur sœur !